

Lettre de Claude Vigée à Marcel Schneider

Brandeis University
Waltham 54, Massachusetts

le 22 mars 1958

Cher Marcel Schneider,

je vous remercie de votre gentille lettre. Ma vie était depuis longtemps attente sans lendemains, je n'attends que le présent même, et n'escompte rien d'autrui, sinon qu'il soit. Ce que le silence accomplit presque aussi bien que la parole, et de manière non moins ambiguë. Rien n'est jamais dû. Tout ce qu'il m'arrive de recevoir d'au-delà des eaux est en excès – pur don gratuit. Ma reconnaissance est d'autant plus vive quand me parvient une lettre témoignant d'une compréhension aussi délicate que la vôtre, d'une sensibilité qui s'est mise spontanément au diapason de ma vie. Vous avez bien voulu un instant m'écouter respirer alors que tout me rejette d'emblée dans les ténèbres extérieures : le temps, l'espace océanique, le comportement brusque et mal articulé de quelqu'un qui aurait perdu jusqu'à l'usage de la parole. Ce sont là mes actions ; elles n'ont pas la cote sur le marché mondial. Voilà longtemps que j'en ai fait mon deuil. Il ne me reste qu'une douce mais invincible obstination à être là. Sans conditions spéciales, sans fausse honte non plus, car il n'y a rien à perdre, passé un certain cap, dans le périple sans fin de l'exil. Est-ce pardonnable ? Le monde entier s'ouvre et tout semble s'offrir à qui ne sait plus rien exiger en son nom propre, ni peut-être vraiment le prononcer sciemment.

Quel est cet ami de Mount Holyoke College qui se plaint de sa solitude ? Est-ce un nouveau venu aux Etats-Unis ? Il y a pourtant là-bas, comme ici, des arbres, des rochers, un ruisseau avec des cailloux. Ce qu'il faut, pour *presque* vivre. (Aurions-nous droit à mieux ?)

Evidemment, l'Alsace est plus hospitalière au genre humain que les forêts embroussaillées du Nouveau Monde – même en cette Nouvelle-Angleterre, déjà désuète en même temps qu'encore sauvage. Revenez-vous parfois du côté de Wissembourg ? Peut-être aurai-je l'heureuse surprise de vous y rencontrer à la fin de l'été ? Je rentre en France pour six semaines, du 3 août jusqu'à la mi-septembre. Dans cet espoir, je vous envoie, cher Marcel Schneider, mon plus cordial souvenir.

Claude Vigée

Liliane Klapisch, *Croquis*.



Claude Vigée.

BRANDEIS UNIVERSITY
WALTHAM 54, MASSACHUSETTS

le 22 mars 1958

Cher Marcel Schneider,

Je vous remercie de votre gentille lettre. Ma vie est tout depuis longtemps ~~une~~ attente sans lendemain, je n'attends que le présent même, et n'espère rien d'autre, sinon qu'il soit. Ce que le silence accomplit presque aussi bien que la parole, et de manière non moins subtile. Rien n'est jamais dû. Tout ce qu'il m'arrive de recevoir d'un-dela des songes et en eux, - que par don gratuit. Ma reconnaissance est d'autant plus vive quand me parvient une lettre témoignage d'une compréhension aussi délicate que la vôtre d'une sensibilité qui s'est mise spontanément en diapason de mon vie. Vos yeux ont vu ce que tout un autre ne peut apercevoir, alors que tout me rejette d'oubli dans les ténèbres extérieures. Le temps, l'âge, l'époque, le comportement lorsque et quel article de quelqu'un qui avait perdu tout - l'usage de la parole. Ce sont les nos actions, elle n'est pas la seule, mais miracle matériel. Voilà longtemps que j'en ai fait mon deuil. Il ne me reste qu'une source mais invisible distinction - être là. Sans considérations explicites, sans fausse honte non plus, car il n'y a rien à perdre, pour un certain cop, dans le principe sans fin de l'été. Est-ce possible? Le monde entier s'ouvre et tout semble s'offrir à notre vue, pas non l'effort de mon monde, ni peut-être vraiment le

